

## **SABINA SPIELREIN, DE QUEL AMOUR BLESSÉE...?**

**Nicolle KRESS-ROSEN**

Lorsqu'on aborde le thème de la passion par la voie de l'analyse, on se trouve confronté à plusieurs questions nouées entre elles, qui toutes font apparaître des difficultés, peut-être même des impasses, de la théorie analytique elle-même.

Le premier point concerne la théorie du transfert et peut se formuler ainsi : quel destin l'amour de transfert, lorsqu'il prend une forme passionnelle, peut-il avoir dans une cure, si l'on distingue bien, comme il paraît nécessaire, ce qui alors est nommé amour de ce qu'il est convenu d'appeler le désir ?

On voit bien comment cette première question entraîne d'autres, comme celles-ci : y a-t-il des structures plus "passionnables" que d'autres dans la position d'analysant, si l'on exclut bien sûr les cas avérés des psychoses passionnelles, qui relèvent en principe d'un autre registre ? Y a-t-il, dans le dispositif analytique lui-même, en particulier de par la place qu'y occupe l'analyste et du poids que peut prendre sa parole, un facteur qui pousse la passion ? Ou encore est-ce seulement en cas de dérapage de l'un ou l'autre des côtés que ces passions peuvent surgir ? Et enfin, dans ce cas, à quoi peut prétendre l'analyse, non seulement dans le sens d'une "réduction" possible de la passion, mais aussi dans sa capacité à en rendre compte ?

Mais ce n'est pas tout. Un autre aspect du problème s'impose également à la réflexion, sans doute encore plus difficile à aborder : c'est celui des effets que ces éléments, qui jouent sur le plan individuel, dans la singularité de chaque cure, peuvent exercer sur le développement et l'histoire des institutions analytiques, dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle a été, dès ses tout débuts, le lieu de déchaînements passionnels d'une violence extrême. Les rapports de Freud à ses élèves, de ceux-ci entre eux, de l'institution une fois créée par rapport à toute dissidence, pour ne pas évoquer une actualité plus brûlante, ont toujours été d'une intensité et même d'une brutalité, dont le terme de transfert ne suffit pas à rendre entièrement compte.

J'ai choisi le cas de Sabina Spielrein pour aborder la question, parce qu'il m'a semblé illustrer d'une manière exemplaire le nouage de ces différents aspects du problème, en même temps qu'il fournit une observation extrêmement précieuse de passion amoureuse.

Jusqu'à il y a quelques années, 1981 exactement, qui est la date de la publication en

France de documents retrouvés en 1977 à Genève (1), le nom de Sabina Spielrein n'évoquait rien, sinon qu'un lecteur attentif de la correspondance entre Freud et Jung aurait pu se souvenir qu'autour de 1909 une jeune personne de ce nom posait quelques problèmes à Jung et qu'en 1911, cette même jeune personne intervenait à Vienne un mercredi soir à la Société Psychanalytique. A part cela, un historien de la psychanalyse tel que Paul Roazen ne la cite en deux lignes que comme une élève de Jung et l'analyste de Jean Piaget (2).

Or ce que l'on a retrouvé dans une cave de l'ex-institut de psychologie de Genève, c'est une correspondance assez importante entre Freud, Jung et Sabine Spielrein, ainsi que des fragments d'un journal tenu par celle-ci, qui font apparaître soudain quelque chose comme une "affaire Spielrein", d'autant plus surprenante qu'elle était restée jusque là complètement inconnue.

De cette histoire, je vais tenter d'abord de rappeler les faits essentiels, c'est-à-dire ceux dont on est sûrs. Ce n'est pas chose facile, pour deux raisons au moins, dont chacune a son importance et sa signification. D'abord la vie de cette femme reste pour nous, malgré ces documents, étrangement lacunaire, atypique, difficile à reconstruire, même dans les faits les plus matériels; et surtout, ce que nous apprenons, nous le recueillons sous la plume même des principaux intéressés. Il ne faut jamais oublier en effet, dans cette tentative de reconstruction, que l'on a à faire à des dires et que chacun, dans l'intrication des relations en jeu, peut mentir, ce qui est souvent le cas de Jung lorsqu'il écrit à Freud, peut ne rien vouloir savoir, comme c'est le cas de Freud face aux deux autres, ou encore, comme dans le journal de Sabina, peut dire la vérité de la passion, qui n'est pas forcément la vérité des faits.

J'essaierai donc de rendre compte de cette histoire de la manière la plus neutre possible, c'est-à-dire sans me laisser contaminer à mon tour par la passion, et pour cela, je laisserai souvent parler les textes, qui, comme vous le verrez, sont assez éloquents pour peu qu'on les écoute

Ce que l'on sait donc, à coup sur, c'est que Sabina Spielrein, jeune fille juive et russe, arrive en 1904, à l'âge de 19 ans, à la clinique du Bûrghölzli, à Zurich, pour y être soignée. Elle souffre alors de troubles mentaux assez graves, que Jung, qui se trouve être son médecin, qualifiera plus tard de "psychose hystérique". Jung, à l'époque, a trente ans, est marié depuis un an et père d'un premier enfant.

En 1906, Sabina sort de la clinique, suffisamment guérie, semble-t-il, pour entreprendre des études de médecine, qu'elle terminera en 1911, avec un diplôme préparé sous la direction de Jung sur "le contenu psychologique d'un cas de schizophrénie". En 1906, elle poursuit sans doute son traitement avec Jung, puisque celui-ci évoque son cas sans la nommer, - il précisera qu'il s'agit d'elle en 1909 seulement -, dans une lettre à Freud : "Je traite actuellement une hystérie selon votre méthode. C'est un cas grave, une étudiante russe, malade depuis six ans" (3). En 1907, au premier Congrès international de Psychiatrie et de Neurologie d'Amsterdam, il fera un rapport à son propos sur "La théorie freudienne de l'hystérie", où il répète "Il s'agit d'un cas de grave psychose hystérique chez une jeune dame intelligente âgée de vingt ans" (4).

Entre 1907 et 1909, où apparaissent pour nous les traces suivantes, on sait par le Professeur Carotenuto, le psychanalyste jungien qui a publié le premier ces documents en Italie, que 46 lettres écrites par Jung à Sabina en 1908 ont été interdites à la publication par les héritiers de Jung. Nous y reviendrons plus tard et nous contenterons de ce qui survient en 1909 dans la correspondance entre Freud et Jung. Ce dernier fait soudain état d'un "vilain scandale" que lui fait une patiente. "Une patiente, dit-il, que j'ai tirée autrefois d'une très grave

névrose avec un immense dévouement, et qui a déçu mon amitié et ma confiance de la manière la plus blessante que l'on puisse imaginer". Ce scandale, ajoute-t-il, c'est "parce que je lui ai refusé le plaisir de concevoir un enfant avec elle" (5). Il se défend de la pureté de ses intentions, jure qu'il s'est toujours conduit "en gentleman" et finit, après avoir évoqué les "composantes polygames" que cela lui a permis de découvrir dans son inconscient, sur cette phrase : "Ma relation avec ma femme y a beaucoup gagné en assurance et en profondeur" (5). Freud répond aussitôt au diapason; il a entendu parler de cette histoire par Muthmann, c'est-à-dire "d'une dame qui se serait présentée comme la maîtresse de Jung. (...) Mais, enchaîne-t-il, nous étions aussi d'accord pour supposer que la chose en allait autrement et qu'elle ne pouvait s'expliquer sans un recours à la névrose de la part de la crâneuse" (6). Suit un développement sur les risques du métier : "Etre calomniés et roussis au feu de l'amour avec lequel nous opérons" (7).

Deux jours plus tard, Jung répond en se défendant toujours vivement "Je n'ai vraiment jamais eu de maîtresse, je suis vraiment le mari le plus inoffensif que l'on puisse imaginer"(8).

Jusque là Sabina Spielrein n'a jamais été nommée. C'est en juin seulement que son nom va apparaître, dans une lettre où Jung avance dans la voie des aveux. Cela tient essentiellement au fait que la jeune femme a écrit à Freud le 30 mai pour lui demander une entrevue pour une "affaire de la plus grande importance" (9) et que Freud a télégraphié à Jung pour savoir de quoi il retournait.

On apprend donc que Jung a été plus loin qu'il n'était souhaitable dans la voie de l'amitié, d'abord parce que cela avait été son "cas d'apprentissage" et qu'il lui en avait gardé une reconnaissance particulière et de plus "comme elle rechutait immédiatement dès que je lui refusais mon assistance", dit-il, "je me suis finalement senti pratiquement obligé moralement de lui accorder largement mon amitié; jusqu'au jour où j'ai vu qu'un rouage était par là involontairement mis en mouvement, raison pour laquelle j'ai enfin rompu" (10).

Freud une fois de plus, par retour de courrier, le rassure paternellement et lui fait un cours sur le transfert et le contre-transfert. Il ajoute ces paroles ironiques : "Le spectacle naturel le plus grandiose est celui de la capacité de ces femmes de se faire des charmes de toutes les projections psychiques imaginables, jusqu'à ce qu'elles aient atteint leur but. Lorsque cela est arrivé ou que le contraire est assuré, alors on peut admirer la constellation transformée" (11), paroles dans lesquelles on trouve déjà ce qu'il développera quelques années plus tard à propos de l'amour de transfert, mais qui indiquent surtout que pour lui la cause est entendue : Sabina Spielrein est une hystérique manipulatrice, qui se sert de l'amour comme résistance à l'analyse, et Jung est l'innocente victime, tout juste coupable d'inexpérience. Il répondra donc à Sabina Spielrein par une fin de non-recevoir, la renvoyant à un traitement "pour ainsi dire endopsychique de l'affaire" (12).

Cette bienveillance à son égard encourage Jung aux derniers aveux, qui ne sont pas ceux pourtant auxquels on peut s'attendre. Le 21 juin, il écrit "Pris dans mon délire d'être quasiment la victime des persécutions sexuelles de ma patiente, j'ai écrit la à la mère de celle-ci que je n'étais pas là pour satisfaire la sexualité de sa fille, mais que j'étais seulement le médecin, raison pour laquelle il fallait qu'elle me débarrasse de sa fille". Pour retrouver ce rôle de médecin, il n'a pas trouvé d'autre solution alors que de lui demander de le payer au tarif de ses consultations, alors qu'il avait toujours soigné Sabina gratuitement. Et il ajoute : "Ma façon d'agir était une muflerie dictée par la peur, et je ne vous l'avoue guère volontiers en tant que mon père" (13). Dans la même lettre, il se déclare cependant soulagé, parce qu'il lui semble maintenant que "Mademoiselle Spielrein s'est libérée du transfert de la meilleure et la plus

belle des manières et n'a subi aucune rechute". Freud répond rapidement pour lui donner, une fois de plus, l'absolution, et ajoute cette remarque étonnante, pour quelqu'un à qui Jung a rappelé quelques semaines plus tôt qu'il s'agissait de son cas d'hystérie russe de 1906 : Il a reçu de Sabina Spielrein une réponse "étrangement malhabile. Elle n'est sans doute pas allemande ? Ou trop inhibée, difficile à lire et difficile à comprendre" (14). C'est sur cette incompréhension que les choses vont s'arrêter pour un temps. Jung, dans sa réponse, remercie encore Freud de son "si aimable secours dans l'affaire S. qui s'est maintenant si avantageusement résolue" (15), sur quoi l'affaire est réglée pour les deux hommes, qui peuvent partir, bras dessus bras dessous, pour l'Amérique.

On peut évidemment se demander ce qui s'est réellement passé entre Jung et Sabina Spielrein, en particulier pendant l'année 1908, où ils semblent avoir entretenu une correspondance importante. Les rares et courts extraits qu'Aldo Carotenuto a le courage d'en publier, malgré la censure jungienne, n'en donnent pas une idée très précise, mais témoignent à coup sûr de ce que Jung est sorti de son rôle d'analyste, et même simplement de thérapeute. Il y parle en effet de ses propres sentiments, de ses aspirations, de son besoin d'être aimé. Dans ces extraits, par exemple "Je remarque que je suis bien plus attaché à vous que je ne l'eusse jamais pensé" (16) ou "je cherche la personne qui sait aimer sans pour autant punir l'autre, l'emprisonner et le pressurer, je cherche cet être à venir qui saura faire en sorte que l'amour ne dépende plus d'avantages ou d'inconvénients d'ordre social, si bien que l'amour n'aura jamais d'autre finalité que lui-même au lieu toujours de n'être qu'un moyen" (17), rien ne prouve qu'une liaison ait réellement existé entre Jung et sa patiente, mais peu importe. À partir de telles déclarations, toute analyse devenait impossible et, bien plus, ces lettres allaient donner à Sabina la matière nécessaire au développement de sa passion, figeant à tout jamais les énoncés dont celle-ci s'alimentera désormais.

C'est que, contrairement à ce qu'un peu légèrement Freud et Jung s'étaient persuadé au début de l'été 1909, pour Sabina rien n'est "avantageusement réglé". Les documents qui en témoignent de manière irréfutable sont d'une part les lettres à Freud de 1909 et d'autre part le journal que la jeune femme a tenu en 1910. Ils montrent, au lieu de l'apaisement constaté par Jung dans leur dernière entrevue (18), l'exacerbation d'une situation passionnelle, un affolement au sens propre du terme, qu'elle est incapable de maîtriser.

En effet on y découvre d'abord que, sans tenir compte d'une réalité évidente pour tout autre qu'elle-même, qui est que Jung a "rompu" et refuse de poursuivre toute relation avec elle, quels qu'aient pu être leurs liens antérieurs, Sabina persiste à traquer dans ses paroles passées et actuelles tout ce qui peut étayer sa conviction que Jung l'a aimée et l'aime toujours.

En un premier temps, alors qu'elle ne le voit plus et qu'elle demande l'arbitrage de Freud, c'est dans le passé, dans les paroles qu'il a pu lui dire ou lui écrire qu'elle puise cette certitude. Dans les très longues lettres qu'elle adresse à Freud du 10 au 20 juin 1909 et qui ont déjà une forme de journal, au point même qu'on peut se demander si Freud les a reçues, elle ne cesse de ressasser toutes les preuves de cet amour. L'admiration qu'il exprimait pour son intelligence : "Il me dit un jour : Des esprits comme le vôtre font avancer la science. Vous devriez absolument devenir psychiatre" (19) ou encore "Mais il n'a pas le droit de nier qu'il a existé des années durant une profonde parenté d'âme entre nous, il ne saurait nier qu'il s'exclamait constamment "Quelle intelligence !" (20). Cette "profonde parenté d'âme" est étayée par toutes sortes d'exemples, comme leur identique appréciation de l'oeuvre de Wagner (21) ou les coïncidences étranges qui survenaient du fait que, comme elle le dit : "Je pouvais

lire les pensées du Dr Jung, en sa présence ou à distance, et lui, les miennes" (22). Tout cela en recourant constamment aux paroles qu'il lui a adressées et qu'elle cite sans répit. Ainsi "Lorsqu'il me tendit son journal, il me dit d'une voix rauque : "Il n'y a que ma femme qui ait lu ceci et ... vous" (23). "Je ne cesse d'insister sur de tels exemples, dit-elle à Freud, pour que vous compreniez que ce qui nous lia de si près n'est pas la seule relation de patiente à médecin". Et elle ajoute : "Deux composantes très puissantes luttent en moi d'un côté l'orgueil blessé exige que je vous fasse comprendre ce que j'étais pour cet homme et je possède en effet de très nombreuses lettres de lui qui sont suffisamment claires, d'un autre côté, vous voyez bien que je n'ai pu vous citer la moindre lettre où il m'appelle autrement que du nom d'amie" (19).

Cette correspondance fleuve s'interrompt fin juin 1909, en même temps, comme on l'a vu, que se règle la question pour Freud et Jung. Ce qui prendra la suite, c'est le journal, qui commence pour nous en septembre 1910, plus d'un an après, à un moment où l'on comprend que Sabina reprend des relations de travail avec Jung. Est-ce pour préparer son mémoire de psychiatrie ? Toujours est-il qu'aussitôt la thématique amoureuse revient en force et même avec une netteté encore plus grande qu'en 1909. Elle va affirmer dès lors sa conviction qu'il l'aime toujours et que le seul obstacle à leur union est qu'il est déjà marié. Dès le 11 septembre, après ce qui semble avoir été une première rencontre de travail, elle confie à son journal "Il est pourtant certain qu'il m'aime. Mais "il y a un mais", comme disait notre vieux professeur d'histoire naturelle, à savoir que... mon ami est déjà marié" (24). Quelques lignes plus loin, elle évoquera d'ailleurs à nouveau, en reprenant exactement les mêmes termes, la phrase avec laquelle il lui avait confié son journal intime : "Ma femme est la seule à l'avoir lu ... avec vous", ajoutant cette fois "Cela signifiait que personne ne pouvait aussi bien le comprendre que moi" (25). Quelques jours plus tard, elle va plus loin encore. Elle s'est rendue chez lui, comme convenu, à un rendez-vous de travail. C'est à Küsnacht, il faut prendre le bateau, il pleut à verse, et il n'y est pas. Elle rentre trempée, furieuse, mais apprend le soir même qu'il vient d'être père d'une petite fille et qu'il lui avait d'ailleurs envoyé un télégramme qu'elle n'a pas reçu temps. Elle fait état alors d'une expérience angoissante d'hallucination visuelle, dans laquelle elle se voit comme un loup dans la glace, en même temps qu'elle perçoit les proportions de la pièce déformées. Le lendemain elle le retrouve pour parler toujours de son travail et, je la cite "Il se montra saisi par le parallélisme de nos pensées et de nos sentiments. Il me dit que cette découverte l'effrayait, car c'est là le plus sûr chemin, par où je gagnerais son amour. Je ne vis que trop bien ce que je représente pour lui" (26). Et de conclure "Ce que je désirais ces derniers temps s'est réalisé : il ne m'a que trop clairement montré son amour" (27).

La conséquence est qu'elle ne cesse de faire des projets : "Je pourrais au moins, puisque je l'aime tant, lui donner un petit enfant, comme nous en rêvions jadis ensemble ? Quitte à ce qu'il retourne ensuite à sa femme" (28) ou encore : "Il ne reste qu'une solution, que les époux se lassent l'un de l'autre et que la femme file avec un quelconque "Français". C'est bien sûr là un voeu puéril, fantasque et, dans le cas précisément d'une Suisse, impossible, pourtant..." (29)

Un autre thème récurrent est celui de l'importance pour elle d'être unique pour Jung : "Il m'est impossible de n'être pour lui qu'une parmi tant d'autres. Il me faut absolument la certitude qu'il ne m'a pas si vite remplacée par une autre fille (il s'agit d'une autre étudiante de Jung qui, elle aussi, rêve de son amour) qui plus est parfaitement insignifiante. Ne m'a-t-il pas jadis donné son coeur" (30)? Et, quelques jours plus tard : "Je ne vis que trop bien ce que je représente pour lui (...) ainsi donc, non pas une parmi tant d'autres, mais une unique". Et elle

ajoute : "Il s'est défendu, il ne voulait pas m'aimer. Mais il le lui faut bien, parce que nos âmes sont si profondément semblables, parce que, même séparés, nous sommes unis par l'oeuvre commune" (34). Cette certitude est si ancrée que, même lorsque Jung se sent obligé de lui répéter qu'il ne l'épousera jamais, elle écrit : "Mais je suis relativement certaine qu'il m'épouserait néanmoins s'il était libre. Car il sait s'abandonner aux nobles enthousiasmes. Je m'en suis justement rendu compte hier, et c'est la raison pour laquelle je suis à nouveau prise par la plus violente passion" (32).

L'un des traits qui est revenu avec insistance mérite d'être souligné à nouveau, parce qu'il va être à l'origine d'un revirement brusque dans l'attitude de Sabina, dont elle témoigne le 26 novembre, et de son départ précipité pour Vienne, début 1911. C'est la conviction du parallélisme de leurs pensées, de cette communion mystérieuse qui leur permettait de deviner les pensées de l'autre, petits jeux auxquels, il faut le noter, Jung se livrait volontiers. Pour Sabina, on l'a vu, c'est l'un des signes qui indiquent qu'ils sont faits l'un pour l'autre et une preuve de leur amour. Mais, et cela n'a rien d'étonnant, c'est aussi ce qui va faire signe d'une façon tout opposée, lorsque, après avoir longuement parlé avec Jung de ses réflexions sur l'instinct de destruction, elle se met soudain à redouter que celui-ci ne reprenne à son compte toute l'idée, telle qu'elle l'a élaborée. "Comment pourrais-je respecter un homme qui me ment, écrit-elle alors, qui me vole mes idées, qui n'est pas mon ami, mais un rival perfide et mesquin ? Comment pourrais-je l'aimer" (33) ?

Cette dernière citation, au cas où ce qui précède n'aurait pas suffi, ne peut manquer de faire dresser l'oreille. Y apparaît en effet sous la forme persécutive un contenu jusque là interprété dans le sens érotique, et même, pour être plus précis, érotomaniaque. Car il est évident que, dans ses énoncés passionnels, Sabina interprète tout élément de la réalité comme un signe qui l'entretient dans la certitude qu'elle est aimée de Jung, de même que tout empêchement à la réalisation de cet amour ne peut qu'être indépendant de la volonté de son illustre amant. Bref, les traits essentiels du tableau de Clérambault sont réunis, ce qui veut dire, non pas que l'on ait à faire forcément à une psychose érotomaniaque, mais qu'il est certain par contre que la passion amoureuse dont nous avons ici le témoignage en prend tous les traits. Ce qui permet de poser d'emblée une question d'importance, abordée à la fois par Clérambault et par Freud, de ce qui rapproche la passion de la psychose (34).

Les faits qui suivent ces fragments de journal ne nous sont plus connus que de façon très lacunaire, par des lettres de la correspondance entre Freud et Jung d'abord, puis des lettres de Sabina Spielrein à Jung et enfin quelques lettres de Freud à Sabina.

En 1911, Sabina quitte donc Zurich pour Vienne et Jung pour Freud. Elle participe aux soirées du mercredi et va même présenter, le 29 novembre, un exposé sur La destruction comme cause du devenir, thème à propos duquel précisément sa relation avec Jung s'est trouvée mise en question. On en trouve le compte-rendu dans le tome III des **Minutes** de la Société Psychanalytique de Vienne (35), ainsi que celui des réactions de l'auditoire. Le moins qu'on puisse en dire est qu'elles sont réservées. Freud en particulier, qui a l'habitude de donner le dernier mot, en profite pour faire une critique de Jung et reproche à Sabina de trop s'appuyer sur la biologie, contrairement à sa propre conception psychologique (36). Quant à l'argument lui-même, il n'en dit rien, mais il commentera ainsi la conférence à Jung dans une lettre du 30 novembre : "La Spielrein a donné lecture hier soir d'un chapitre de son travail", en allemand, son se traduit par ihrer, avec une minuscule, mais Freud ajoute entre parenthèses : "(j'aurais presque écrit Ihrer avec une majuscule)", ce qui aurait alors signifié votre travail (37).

On voit que rien n'est changé dans les rapports des trois protagonistes, si ce n'est que l'idylle entre Freud et Jung s'est transformée en paix armée. Mais pour Sabina, le résultat est le même. "La petite", comme dit Freud dans ces lettres, est effacée, annulée, une fois de plus, au profit de ce qui se passe entre les deux hommes. Au point que sa "pulsion de destruction", qui, par bien des points évoque ce que lui-même développera quelques années plus tard, non seulement n'éveille aucun intérêt chez Freud, mais même ne lui est pas très "sympathique" (38). Il n'y voit qu'une détermination personnelle, ce qui est certainement juste, mais ne suffit pas à expliquer le rejet massif de la réflexion proposée. Par ailleurs, il convient que Sabina, qu'il apprend à connaître, est intelligente et sympathique, quoique bien "exigeante" parfois.

Sur cette période viennoise qui dure jusqu'au printemps 1912, on ne sait pas grand chose d'autre, sinon qu'elle écrit encore parfois à Jung des lettres où il est toujours question de leur amour, mais d'une manière plus "symbolique". Ainsi, lorsqu'elle écrit : "Recevez le fruit de notre amour, le travail (qui vous appartient) de votre petit enfant Siegfried" (39), il faut entendre qu'elle lui adresse un exemplaire de son article. Dans les courts fragments de son journal, on assiste à une tentative assez formelle et peu convaincue de remplacer Jung par Freud. Mais si elle se reconforte de ce que le professeur Freud, auquel elle s'est "sincèrement attachée", "est plein d'enthousiasme" pour elle, - en effet, dit-elle, "il parle à tout le monde de mon magnifique travail et m'a aussi personnellement prise en affection" (40) -, elle se plaint néanmoins de sa solitude et de sa vie brisée.

Et à partir de son départ de Vienne, ses traces se font de plus en plus rares et de plus en plus énigmatiques. Toute tentative pour savoir où elle a passé les onze années suivantes se heurte des difficultés. Est-elle retournée en Suisse, dans quelle ville, s'installe-t-elle Berlin, comme il en est question ? Aucune de ses lettres ne porte cette indication. Ce qui est certain, et encore plus surprenant, c'est l'annonce inopinée de son mariage avec un certain Dr Scheffel sorti on ne sait d'où et dont il ne sera d'ailleurs plus question par la suite. Freud, qui accuse réception de l'annonce du mariage le 20 août 1912, le commente ainsi : "Vous voici mariée, ce qui signifie pour moi que vous êtes à moitié guérie de votre attachement névrotique à Jung. Sans cela vous n'auriez pas pris la décision de vous marier. Reste encore l'autre moitié et la question est de savoir ce qu'il en adviendra" (41).

Cette question, il se la pose à juste titre et maintenant, semble-t-il, en connaissance de cause. En effet on constate, par les documents des années suivantes, que ce mariage, pas plus que la naissance de sa fille Renata, n'ont éteint le feu qui a consumé la jeunesse de Sabina. Freud lui en fera d'ailleurs le reproche, de plus en plus violemment à partir du moment où Jung est devenu pour lui un ennemi. Il ne se privera pas de lui renvoyer les interprétations les plus sauvages, comme celle-ci : "Je crois que vous aimez encore le Dr Jung, d'autant plus puissamment que vous n'avez pas mis en lumière la haine que vous lui vouez" (42) et de déplorer qu'elle persiste dans son "bric-à-brac d'idéal infantile du héros et du chevalier germanique" (43), qui ne ferait que dissimuler son opposition à ses origines juives.

Mais rien n'y fera. Sabina reprend, à partir de 1917, une correspondance avec Jung, correspondance qui, au début du moins, a toutes les apparences d'un échange de réflexions purement scientifiques; elle pose à Jung un certain nombre de questions théoriques, confronte ses positions à celles de Freud et lui soumet ses propres élaborations et analyses. Cependant, dès l'une des premières lettres, elle lui rappelle qu'elle a été "une de ses meilleures élèves, sinon la meilleure" (44), où l'on entend résonner "non pas une parmi tant d'autres, mais une unique", et peu à peu, au fil des textes, on voit monter à la surface, comme des bulles de plus en plus nombreuses, des fragments du discours passionnel, d'abord comme de simples

exemples, cités au décours d'un raisonnement, détachés apparemment de toute affectivité présente, mais ces références personnelles, ces allusions à leur passé commun, non seulement se multiplient rapidement mais deviennent de plus en plus pressantes et bientôt on voit réapparaître le bouleversement et la passion elle-même.

On remarque d'ailleurs, même lorsqu'elle évoque encore froidement ces événements du passé, que son analyse s'arrête sur des affirmations qui, elles, restent hors d'atteinte de toute critique. Ainsi, à propos de "Siegfried", le fils qu'elle a ardemment souhaité avoir de Jung, qu'elle ne cesse d'évoquer, en particulier propos de la question de la sublimation, elle présente son analyse de la manière suivante: "C'est ainsi que, sous votre influence intellectuelle et affective, je recherchai la solution du problème "Siegfried" sous la forme d'un véritable enfant. Mon subconscient, estimant cette forme de réalisation possible, me déconseilla la résistance, une telle tendance ne pouvant être considérée que comme "supérieure". Or des difficultés de la vie matérielle empêchèrent cette réalisation (45). Il fallut donc ôter au complexe "Siegfried" son énergie, pour la réinvestir dans un autre but et donner vie une forme sublimée de "Siegfried" (46). Ces "difficultés de la vie matérielle", c'est évidemment le mariage de Jung, et cela ne met donc aucunement en question le désir que Jung lui-même pouvait avoir de concevoir avec elle cet enfant.

Et il semble que toute la question sera, dans cette recherche sur la sublimation, qui occupe la plus grande place dans ces lettres, de faire reconnaître à Jung la réalité de Siegfried, et donc de son amour. Jung, qui apparemment essaie de remettre les choses en place, en même temps que de noyer le poisson, répond : "Siegfried est un symbole, qui cesse de l'être l'instant même où nous reconnaissons en lui la disposition héroïque qui nous est propre" (47). Dans la longue lettre qui répond à cette phrase, Sabina va s'acharner, sur un ton de plus en plus véhément, à lui prouver que, même si elle a "sublimé" Siegfried, en particulier par la musique, elle ne peut cependant accepter la destruction de ce dernier, pas plus qu'elle ne supporte l'interprétation de Freud, selon laquelle le "fantasme Siegfried" n'aurait été que la réalisation d'un désir (48). Toute la discussion qu'elle va poursuivre inlassablement sur ce point revient en fait prouver qu'"un événement n'est jamais vécu en pure perte" (49), ce qui la conduira, dans sa dernière lettre, le 28 janvier 1918, à énoncer deux formules contradictoires dans un état de désarroi complet. D'une part "Je suis restée longtemps prostrée après cette découverte que j'ai faite : il n'y a qu'une façon d'écarter un contenu psychique et c'est de le tuer" et de l'autre : "Sachez seulement qu'après une longue stupeur, qui me laissa toute prostrée, je m'éveillai comme d'un rêve, en disant "Ainsi il vit tout de même, son Siegfried" (49), ce sur quoi elle reprend de façon fiévreuse et presque incohérente tous les arguments déjà exposés dans les lettres précédentes et qui tendent à prouver précisément la vérité de ce dernier énoncé : Siegfried est vivant.

Jung a-t-il répondu ? En tous cas, pour nous leur correspondance s'arrête là, sur un point qui me paraît très important, parce qu'il met clairement en jeu un mécanisme de démenti ou même de rejet pur et simple de la réalité, cela sous couvert d'une discussion sur la sublimation, dont il faut se rappeler combien c'est un concept difficile à définir dans le champ de la théorie analytique. Ce que l'on constate en tous cas, c'est qu'en 1918 encore, pour Sabina Spielrein, les différents thèmes de son discours passionnel persistaient, comme enkystés dans le cours de son discours normal ou théorique et que, même s'ils n'éveillaient plus les affects qui les accompagnaient initialement, - et encore c'est tout à fait douteux, lorsqu'on voit l'état dans lequel elle se trouve dans sa dernière lettre -, ils conservaient un caractère de certitude inébranlable, et se trouvaient donc à l'abri de toute analyse possible.



Après cela, nous n'avons plus que trois courtes lettres très formelles de Freud à Sabrina, dont la dernière, datée du 9 février 1923, nous apprend qu'elle a pris la décision de retourner dans sa Russie natale, devenue Union Soviétique, où vient de se créer une Association Psychanalytique, ce à quoi Freud l'encourage vivement. Ensuite on ne sait plus que fort peu de choses : elle aurait enseigné à l'université de Rostov-sur-le-Don, se serait occupée, d'après J. Lampl de Groot, d'une maison d'enfants. On a retrouvé d'elle deux publications, l'une sur "La genèse des mots enfantins Papa et Maman", parue en 1922 dans **Imago** (50) et en 1931, dans la même revue, une autre sur les différences entre les dessins d'enfants effectués les yeux fermés et les yeux ouverts.

Et puis l'histoire va refermer complètement la porte sur elle. En 1936, la Société Psychanalytique russe est interdite, et après 1937, on perd toute trace d'elle.

On conçoit que la découverte d'une pareille affaire, une de plus dans l'histoire du mouvement analytique, ait pu déclencher à son tour des réactions sinon passionnelles, du moins de parti pris, et l'on voit bien comment tout cela peut être exploité pour Freud contre Jung, pour Jung contre Freud ou encore, et c'est sans doute la réaction la plus commune, contre les deux hommes pour Sabina, l'analysante, la femme, la victime. Or à lire les documents tels qu'ils se présentent, c'est-à-dire en s'interdisant à la fois de bâtir un roman avec ces matériaux et de se livrer à l'analyse forcément sauvage des protagonistes en jeu, on se rend compte que l'acteur principal, c'est la passion et que, du coup, toute analyse est inopérante. La question qui se pose ici est d'ailleurs de savoir à quel type d'analyse Jung s'est livré sur sa patiente, d'abord hospitalisée pour des troubles graves, puis continuant avec lui un traitement qu'il qualifie, dans son rapport d'Amsterdam de "freudien". Or entre 1904 et 1909 comment Jung pratiquait-il l'analyse "freudienne", alors que Freud lui-même en était encore à faire l'apprentissage de sa propre pratique ? Tous les doutes sont donc permis sur la pertinence du terme d'analyse en l'occurrence, mais ce qui est certain, c'est que s'est développée une forte relation transférentielle à l'occasion du rapport entre le médecin et sa malade, et que l'on assiste, à tous les moments de cette histoire, à un usage immodéré de l'interprétation, chacun y allant à sa manière et sans retenue dans le déploiement des significations cachées, du roman familial, des racines infantiles ou encore des métamorphoses et des symboles de l'âme. Sans compter ce que les commentateurs contemporains ont pu ajouter sur les signifiants. Mais précisément, même si tout le monde avait raison, et d'ailleurs on ne voit pas comment à ce jeu-là on peut se tromper, tout est mis en question, sauf justement la passion.

C'est pourquoi le premier point qui, à partir de ces documents, me paraît devoir être souligné, parce qu'il y apparaît avec une netteté particulière, c'est le caractère qu'on peut dire forclos des énoncés passionnels. La phrase que je citais tout à l'heure : "Ainsi il vit tout de même, son Siegfried" est exemplaire en ce qu'elle fait apparaître un mécanisme tout à fait comparable à celui que décrit Freud en 1927 dans son article sur "le Fétichisme" (51), lorsqu'il évoque le cas des deux jeunes gens qui avaient "scotomisé", comme il le dit entre guillemets, la mort de leur père entre leur deuxième et leur dixième année, refusant ainsi, par ce qu'il nomme une Verleugnung un morceau de la réalité, alors qu'un autre courant de leur vie psychique reconnaissait parfaitement cette mort. Ils faisaient ainsi apparaître un clivage du moi, terme que Freud reprendra en 1938 (52), dont la passion de Sabina fournit à son tour une illustration exemplaire. Coexistent en effet en elle les deux énoncés : "Siegfried est mort" et "Siegfried n'est pas mort", le premier restant sans effet sur le second. On peut évidemment se poser ici la question de savoir si le mécanisme en jeu est bien celui de la Verleugnung ou si le terme de

Verwerfung ne lui convient pas mieux. On peut se rappeler à ce sujet que Lacan, dans son séminaire sur le transfert utilise le terme de Verwerfung pour qualifier l'image de la fusion imaginaire de l'amour, à laquelle renvoie le mythe rapporté par Aristophane dans le **Banquet** (53), mais la discussion reste ouverte, et tient sans doute pour une part aux difficultés que l'usage même du terme de Verleugnung soulève dans l'oeuvre de Freud. Mais en tous cas il n'y a pas lieu de s'étonner que l'on ait pu repérer dans le discours passionnel de Sabina plusieurs traits qui permettent de le comparer à un discours érotomaniaque.

Le deuxième point, corollaire du premier, qui me paraît particulièrement illustré par l'histoire de cette vie, c'est l'effacement la "destruction » du sujet auxquels elle mène. Et non moins frappante est la perception aiguë du phénomène par Sabina Spielrein, alors même qu'elle ne peut s'y soustraire. Non seulement elle lutte avec acharnement pour trouver une voie vers ce qu'elle nomme la sublimation, - elle théorise, elle devient musicienne -, ou simplement pour remplacer un objet par un autre, - elle se marie, fait un enfant -, mais son travail théorique porte précisément sur des thèmes qui la concernent au premier degré. "La destruction comme cause du devenir" en est un exemple évident : elle y perçoit ce point très important, que Freud n'entend pas en 1911, mais qui sera une des pierres angulaires de sa pulsion de mort en 1920, à savoir le caractère mortifère de certaines répétitions, qui à l'évidence ne vont pas dans le sens du principe de plaisir. C'est un texte dans lequel elle oppose également, tout à fait dans le sens où l'entendra Freud en 1914 (54), les modes d'aimer masculin et féminin, avec cette conclusion, évidemment alimentée de sa propre expérience : "Si les représentations passives, du fait de l'identification à la personne aimée, s'intensifient outre mesure, alors l'amour que l'on se voue à soi-même peut conduire à des formes d'autodestruction telles que la mortification, le martyre et jusqu'à l'anéantissement total de sa propre sexualité" (55). C'est la même perception de son propre anéantissement, en même temps que le refus de l'accepter que l'on entend dans sa dernière lettre à Jung, lorsqu'elle tente de lui prouver, ainsi qu'à elle-même, qu'un événement ne peut pas être vécu "en pure perte".

Or on voit bien comment, de ne pas supporter cette perte, c'est toute sa vie que Sabina va perdre. L'effacement de son élaboration théorique, écrasée et absorbée par celles de Jung et de Freud, l'effacement même de son nom de toutes les mémoires, la disparition des documents qui la concernent et sa propre disparition physique, tout cela va dans le même sens. Comment ne pas se rappeler à ce propos cette phrase surprenante, que Freud évoque comme un dicton dans "Le clivage du moi" (56) : "Seule la mort est pour rien (umsonst)". Et il est vrai que le prix à payer pour vivre est précisément celui de la perte, ou de la castration, si l'on préfère ce terme plus homogène à la référence freudienne. Or c'est précisément ce prix que la passion permet d'éviter, mais du même coup, c'est vers la mort qu'elle entraîne.

Mais cette passion, on l'a vue, est née et s'est développée dans le cadre d'une cure, en même temps que dans un moment particulier de l'histoire des institutions analytiques et il est donc possible d'aborder à ce propos ma dernière question, qui était celle des rapports possibles entre ce cadre analytique et les passions qui peuvent s'y développer.

Pour Sabina, certes, on ne sait pas si l'élément passionnel existait avant la cure avec Jung. Et là, toutes les suppositions sont permises, jusqu'à voir, dans le cas Spielrein, une psychose passionnelle méconnue, à laquelle donc toute tentative analytique était inapplicable. Mais on voit qu'il n'y aurait là que l'extension extrême de ce à quoi conduit l'interprétation de l'affaire dans le sens de la passion amoureuse; la passion, qu'elle soit la forme délirante prise par une psychose ou, plus banalement, un moment de flamboiement aberrant dans la vie

amoureuse, permet d'observer les mêmes mécanismes : le rejet de la réalité et la destruction du sujet.

Toujours est-il que ce qui s'est passé avec Jung, c'est-à-dire dans le cadre d'un traitement de forme analytique a été déterminant dans le déclenchement de la passion, cela essentiellement, semble-t-il, parce qu'à un moment donné, Jung a répondu, parlé, écrit, déclaré, demandé un certain nombre de choses à sa patiente. Et il est certain que ces paroles, ces demandes, ces déclarations ont été entendues comme des vocations au sens propre de l'appel auquel le sujet est tenu de répondre. Elle sera médecin, psychiatre, théoricienne, sublimante, parce qu'à un moment ou un autre, Jung le lui a demandé, et elle l'aimera, parce qu'il lui a dit qu'il voulait être aimé. Mais elle l'aimera sous la forme passionnelle, en indiquant donc clairement que c'est lui, l'agent de cet amour.

Alors il est permis de se demander si, même dans des cas plus banals, où les analysants n'entrent pas dans des états aussi extrêmes d'aliénation et où les analystes ne se laissent pas aller à de tels écarts, ce ne sont pas ces mêmes données qui sont l'origine des passions institutionnelles. Le simple fait pour un analyste de demander à son patient de venir à son séminaire, de faire un travail pour lui, de s'engager dans le soutien de sa cause dans l'institution est sans doute ce qui produit cette forme généralisée de la passion qu'est le militantisme analytique, dont ni Freud ni Lacan n'ont manqué de se servir et qui continue même d'être prôné par certains comme une vertu. Or on voit bien qu'il n'y a rien de radicalement différent entre le fait d'être appelé par son analyste à lutter contre Adler, Jung, l'IPA ou d'autres et celui d'être invité par l'archange Saint Michel à bouter les Anglais hors de France. Dans les deux cas, l'effet de la vocation est le même : l'aliénation du sujet à la parole d'un Autre, qui peut conduire jusqu'au martyr. Et il est de fait que ce rôle de martyr, à la fois héros et victime, est des plus fascinants pour le névrosé, c'est-à-dire pour tout un chacun. L'expérience montre que, dans tous les domaines où s'exerce la passion, - la vie amoureuse, la politique, la religion - on ne propose jamais en vain la voie du don de soi, du renoncement, du sacrifice. C'est même la seule qui provoque l'enthousiasme. Mais on voit bien à quoi servent ces fascinations : à détourner le regard, comme dans la Verleugnung. On voit du même coup comment ces passions signent l'échec de l'analyse.

## NOTES

- (1) **Sabina Spielrein entre Freud et Jung**, Ed. Française de M. Guibal et J. Nobécourt, Aubier Montaigne, Paris, 1981.
- (2) P. Roazen, **La saga freudienne**, PUF, Paris, 1986, p.216.  
(Freud and his followers, New York, 1971)
- (3) S. Freud, C.G. Jung, **Correspondance**, NBF, Paris, 1975, I, p.45.
- (4) **Sabina Spielrein**, op. cit., p.105.
- (5) S • Freud, C. G. Jung, **Correspondance**, I, p.283.
- (6) Ibid., p.286.
- (7) Ibid., p.287.
- (8) Ibid., p.288.
- (9) cité in **Sabina Spielrein**, op. cit., p.117.
- (10) S. Freud, C.G. Jung, **Correspondance**, I, p.307.
- (11) Ibid., p.309.
- (12) Ibid., p.313.
- (13) Ibid., p.315.
- (14) Ibid., p.317.
- (15) Ibid., p.320.
- (16) Lettre du 12 août 1908, citée in **Sabina Spielrein**, op.cit., p.53.
- (17) Lettre du 4 décembre 1908, ibid., p.53.
- (18) Le 21 juin 1909 s "Madame S. s'est libérée du transfert de la meilleure et la plus belle des manières, et n'a subi aucune rechute", **Correspondance**, I, p.315.
- (19) cité in **Sabina Spielrein**, op. cit., p.130.
- (20) Ibid., p.135.
- (21) Ibid., p.128.
- (22) Ibid., p.138.
- (23) Ibid., p.128.
- (24) Ibid., p.150.
- (25) Ibid., p.151.
- (26) Ibid., p.159.
- (27) Ibid., p.158.
- (28) Ibid., p.152.
- (29) Ibid., p.154.
- (30) Ibid., p.157.
- (31) Ibid., p.160.
- (32) Ibid., p.173.
- (33) Ibid., p.115.
- (34) G. de Clérambault pose le problème en ces termes "Tout sujet de passion peut devenir noyau d'un délire passionnel" (**Oeuvre Psychiatrique**, I, p.417) et il ne cesse de souligner la parenté entre les amoureux "normaux" et les érotomanes pathologiques. Quant à Freud, nous ne développerons pas ici la relation qu'il ne cesse de faire, partir de la théorisation du narcissisme, entre l'état amoureux et le narcissisme, donc la psychose.
- (35) **Les Premiers Psychanalystes. Minutes de la Société Psychanalytique de Vienne**, t.III, 1910-1911, NRF, Paris, 1979, p.319 sqq.
- (36) Ibid., p.324.
- (37) S. Freud, C.G. Jung, **Correspondance**, II, p.229.
- (38) Ibid., p.262.
- (39) **Sabina Spielrein**, op-cit., p.206.
- (40) Ibid., p.208.
- (41) Ibid., p.264.
- (42) Lettre du 8 mai 1913, Ibid., p.267.
- (43) Lettre du 12 juin 1914, Ibid., p.276.
- (44) Ibid., p.284.
- (45) C'est moi qui souligne.
- (46) Lettre du 6 janvier 1918, Ibid., p.308.
- (47) Sabina Spielrein cite cette phrase dans sa propre réponse du 19 janvier 1918, Ibid., p.310.
- (48) Ibid., p.311.
- (49) Ibid., p.319.
- (50) Reproduit in **Sabina Spielrein**, op.cit, pp.327-342.
- (51) S. Freud, "Le Fétichisme", in **La vie sexuelle**, PUF, 1973, pp. 136-137.

- (52) S. Freud, "Le clivage du moi dans le processus de défense", **Nouvelle Revue de Psychanalyse**, 1970, II, p.25 sqq.
- (53) J. Lacan, "Le transfert dans sa disparité subjective, sa prétendue situation, ses excursions". Séminaire du 2 décembre 1960, in **Stécriture**, n°2, p.83.
- (54) S. Freud, "Pour introduire le narcissisme", in **La Vie Sexuelle**, op. cit., pp.93-96.
- (55) **Sabina Spielrein**, op. cit., p.235.
- (56) S. Freud, "Le clivage du moi", op. cit., p.26.